Document generated on 07/19/2025 10:44 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Garneau, Brigitte. *Les pierres tombales nous parlent. La vieille partie du cimetière Saint-Charles à Québec : 1855-1967*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 325 p. ISBN 978-2-89634-341-6

Bernard Genest

Volume 16, 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1051351ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1051351ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Genest, B. (2018). Review of [Garneau, Brigitte. *Les pierres tombales nous parlent. La vieille partie du cimetière Saint-Charles à Québec : 1855-1967*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 325 p. ISBN 978-2-89634-341-6]. *Rabaska, 16*, 272–277. https://doi.org/10.7202/1051351ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

et Poulaille lancent en 1949 *La Nouvelle Revue des traditions populaires (Le Folklore vivant)* dont ils réussiront à publier 10 numéros de janvier 1949 à décembre 1950. Van Gennep poursuit la rédaction de son *Manuel* et Poulaille reprend la publication de ces belles « Bibles des Noëls anciens » entreprise en 1942[5].

L'ouvrage se termine par un « Épilogue : Relire *Les Rites de passage*. Qu'est-ce qu'un classique en anthropologie ? » de Thierry Wendling qui s'interroge sur le statut de ce que l'on qualifie de classique. Vaste exploration des lectures et des références, des citations et des mentions chez l'auteur des *Rites de passage* pour l'établissement d'une sorte de palmarès des œuvres et leur classement sous les rubriques de « classiques », « monuments » et « ruines ».

La lecture de *Arnold Van Gennep : du folklore à l'ethnographie* nous permet de découvrir un homme, Arnold Van Gennep qui, malgré les épreuves et les injustices qu'il a connues (« La vie individuelle et collective n'est qu'une succession de drames »), a produit une grande œuvre. Ce qui reste, des ouvrages qui font date comme *Les Rites de passage* et le *Manuel de folklore français contemporain* dont la réédition manifeste la valeur. Mais aussi des repères comme son insistance à définir l'objet du folklore comme étant « le vivant », l'acte se produisant. Il me semble que la pensée de Van Gennep annonce le concept de « Folklore in Context[6] ».

Mais surtout, cet homme libre, ce « dissident culturel », ce « franc-tireur au rôle salutaire », ce « perturbateur qui transgresse les codes de bonne conduite scientifiques » et ce *trickster* fut *créateur de l'ethnographie française.* Derrière lui, des noms s'accumulent puis sont oubliés. Le sien demeure et, grâce à *Arnold Van Gennep : du folklore à l'ethnographie*, il ne disparaîtra peut-être pas.

Jean Du Berger
Québec

Garneau, Brigitte. *Les pierres tombales nous parlent. La vieille partie du cimetière Saint-Charles à Québec : 1855-1967*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 325 p. ISBN 978-2-89634-341-6.

D'entrée de jeu, l'auteure de *Les pierres tombales nous parlent*, rappelle

5. *La Grande et Belle Bible des Noëls anciens du XIIe au XVIe siècle*, éd. H. Poulaille, Paris, Albin Michel, 1942 ; *La Grande et Belle Bible des Noëls anciens : XVIIe et XVIIIe siècles*, éd. H. Poulaille, Paris, Albin Michel, 1950 ; *La Grande et Belle Bible des Noëls anciens : noëls régionaux et noëls contemporains*, éd. H. Poulaille, Paris, Albin Michel, 1951.

6. Voir l'article de Dan Ben-Amos, « Toward New Perspectives in Folklore », dans *The Journal of American Folklore*, vol. 84, nº 331, janvier-mars 1971, p. 3-15.

que « ce sont surtout l'histoire, les arts et traditions populaires, l'histoire de l'art, l'ethnologie et l'archéologie » qui ont produit des études sur les phénomènes associés à la mort et aux cimetières au Québec. Elle note que l'anthropologie sociale, à quelques exceptions près, s'est peu intéressée aux relations des vivants avec les défunts. Elle-même anthropologue, Brigitte Garneau raconte avoir toujours été particulièrement sensible à ces questions parce que confrontée très jeune à la réalité de la mort, sa mère étant décédée à l'aube de ses 28 ans en 1952. Toujours prégnant dans sa mémoire, ce souvenir douloureux est évoqué dans les dernières pages du livre. À l'époque, rappelle-t-elle, des curés affirmaient que pour les femmes mortes en donnant naissance, « c'était le ciel tout droit » ! Pressentant sa mort prochaine, sa mère avait laissé « dans une boîte de chocolat vide » le message suivant : « Mes veines éclatent de partout. Je vais mourir. Le prêtre m'a dit que si je mourais, je n'irais pas au purgatoire, je monterais direct au ciel. C'est ma seule consolation. Je pense à mes pauvres enfants, je ne veux pas qu'ils soient séparés. » Par ce témoignage poignant, l'auteure boucle la boucle avec ce qui est à l'origine de sa démarche et, peut-être, de son choix de carrière, l'anthropologie sociale. Pour Brigitte Garneau, le cimetière est un microcosme de la société, un laboratoire pour l'étude des comportements de l'homme face à la réalité de la mort. À travers l'empreinte laissée par les épitaphes et l'organisation des monuments dans l'espace, les formes qu'ils empruntent et les symboles qu'ils évoquent, l'auteure tente de comprendre les règles de cohabitation du monde des morts avec celui des vivants, le premier n'étant que le reflet de l'autre.

Présidente fondatrice de Pierres mémorables, un organisme engagé dans la sauvegarde du patrimoine funéraire, Brigitte Garneau s'était vu confier en 2011 – dans le cadre de l'Entente de développement culturel 2009-2012 conclue entre la Ville de Québec et le ministère de la Culture et des communications – la responsabilité de diriger un travail de recherche et d'inventaire sur deux cimetières jardins de Québec, Notre-Dame-de-Belmont et Saint-Charles. Les résultats de cette étude sont accessibles sous la forme de fiches descriptives à la Ville de Québec et sur le site Web du Répertoire du patrimoine culturel du Québec (Rpcq). *Les pierres tombales vous parlent* est une forme de prolongement de ces travaux, mais pour un seul cimetière, soit celui de « la vieille partie du Saint-Charles, le plus ancien, le plus populeux et le plus vaste cimetière catholique à forte majorité francophone de la ville de Québec. » Le présent ouvrage dépasse largement le relevé d'inventaire, il en analyse les données et aborde des aspects complémentaires, tels que « l'ensemble des inscriptions funéraires, l'origine des noms des avenues du cimetière, le calvaire et le chemin de croix, les catégories d'arbres, les enclos familiaux, les monuments d'enfants en bas âge, les monuments de person-

nalités publiques autres que les maires [l'inventaire de 2011-2012 en faisant largement état], les règlements du cimetière, les statues et les statuettes et les symboles. »

L'approche est classique en ce sens qu'elle couvre l'ensemble des composantes historiques, environnementales, formelles et symboliques du cimetière, mais se distingue par un aspect à ce jour souvent négligé, la dimension sociale de cet espace patrimonial, reflet d'une société hiérarchisée à l'image des vivants. Si la mort frappe tout le monde sans distinction de classes et de fortunes, le droit à l'immortalité symbolique n'est pas le même pour tous. L'anthropologue, dont la carrière a été marquée au sceau de l'action communautaire et de l'action sociale, ne pouvait rester insensible à la place dévolue aux femmes dans la transmission des patronymes, aux enfants morts en bas âge, aux victimes de catastrophes, aux immigrants, aux déshérités, enfin à toutes ces problématiques souvent ignorées des chercheurs en patrimoine funéraire.

Le livre se développe autour de huit grands chapitres. Le premier présente une « vue d'ensemble du cimetière Saint-Charles ». Brigitte Garneau y retrace les origines du cimetière, son évolution depuis la partie la plus ancienne (1855) jusqu'à la nouvelle (1967), en passant par la partie dite du « cimetière Saint-Sauveur » (1867). On y trouve des informations relatives à l'organisation et à l'aménagement paysager des différentes zones, dont le plan initial avait été dressé par Charles Baillairgé (1826-1906), architecte et ingénieur. Le caractère patrimonial du cimetière, tant en matière de patrimoine arboricole que religieux et historique, fait l'objet du deuxième chapitre. L'auteure y distingue la section inspirée des jardins à l'anglaise (aménagés avec soin, mais conçus pour paraître asymétriques et naturels) et celle inspirée des jardins à la française, symétriques et rigoureux. Elle y énumère les différentes espèces d'arbres (certains plus que bicentenaires) rencontrées dans chacune des parties du cimetière et fait part de ses observations quant à la présence plus marquée de certaines essences dans certains secteurs. Le patrimoine religieux du cimetière serait caractéristique de l'idéologie catholique qui a précédé le concile Vatican II. Celle-ci se révèle à travers les représentations iconographiques des monuments et, plus particulièrement, par la présence d'un calvaire à trois personnages, d'un chemin de croix « en fonte de fer […] coulé en France en Val-d'Oise », d'une croix « noire, nue, [qui] qui porte sur son socle l'inscription *Salut Ô croix notre unique espérance* », d'une statue de saint Joseph « patron des pères de famille, des ouvriers et de la bonne mort » et d'une Pieta, « le Christ sur ses genoux, pleur[ant] sa mort avant la mise en tombeau ». Quant au patrimoine historique, il se particularise par la présence de trente-quatre pierres tombales rappelant le souvenir d'anciens maires de Québec, mais aussi de plusieurs monuments dédiés à une « cin-

quantaine de personnes bien connues à Québec à la fin du XIXe siècle et au cours de la première moitié du XXe siècle ». Occupé majoritairement par des Canadiens français, le cimetière Saint-Charles a aussi accueilli des Irlandais, des Écossais, des Français et … des Chinois (baptisés).

La « variété architecturale des ouvrages funéraires » fait l'objet du troisième chapitre. L'auteure s'intéresse d'abord aux « monuments les plus prestigieux », ceux des maires et des notables, puis aux « mausolées familiaux et aux chapelles funéraires », de même qu'aux « tombeaux rares ». Certains sont des ouvrages exceptionnels réalisés par des maîtres tailleurs de pierre, d'autres évoquent des événements tragiques tel l'incendie de l'orphelinat des Sœurs du Bon pasteur du 14 décembre 1927 où périrent 31 jeunes victimes. Viennent ensuite les monuments dits « en élévation vers le ciel » et les « ouvrages funéraires d'envergure », monuments d'exception évoquant des patronymes associés à la bourgeoisie francophone de Québec, les Borne, Terreau, DeBlois, Racine, Deslauriers, Marois, Barnabé, Garneau, tous gens d'affaires dont la réussite sociale s'affiche par-delà la mort. Les liens de parenté, ici, se prolongent avec les beaux-frères et les enfants de ces derniers. Ces liens montrent l'importance des alliances entre l'argent et le pouvoir. Véritable dictionnaire des formes et des styles de l'architecture funéraire des années 1855 à 1967, le chapitre illustre on ne peut mieux toute la variété et la richesse de ce patrimoine artistique, mais témoigne du même coup d'une réalité implacable, soit que la mort n'abolit en rien l'écart entre les riches et les pauvres de ce monde.

Le quatrième chapitre aborde les rites et les usages funéraires entourant les enfants morts en bas âge, souvent appelés « les petits anges » dans la religion catholique. Il ne semble pas y avoir de règles générales pouvant s'appliquer à l'ensemble des cimetières catholiques du Québec, les usages variant selon que les bébés étaient baptisés ou « nés sans vie, ou mort dans les premiers temps de la vie » sans êtres baptisés. L'Église considérait que les âmes de ces bébés étant « souillées de la tache originelle », leur destin était de rester pour toujours dans les limbes. Ces bébés ou enfants morts en bas âge sans avoir été baptisés, étaient souvent enterrés dans les espaces réservés aux incroyants et aux personnes indignes. Plusieurs cimetières comprennent une « partie sacrée » et une « partie profane », les non-baptisés étant bien entendu enterrés dans la partie profane dans des fosses communes. Quant aux enfants morts en bas âge, mais baptisés, ils occupent l'espace de différentes façons : seuls, sous un monument individuel, avec leurs parents dans un lot familial, rassemblés dans une seule fosse marquée par un monument collectif, ou regroupés dans des secteurs réservés, mais signalés par des monuments individuels de petite taille. Au cimetière Saint-Charles, l'auteure a relevé une demi-douzaine de ces regroupements, dont trois ont été retenus pour analyse en portant une

attention particulière au système de transmission des patronymes, de même qu'à l'âge des petits disparus en lien avec les symboles iconographiques : croix de toutes sortes, anges et chérubins, agneaux et colombes, toutes ces images se voulant édéniques.

Le chapitre suivant est entièrement consacré à une particularité du cimetière Saint-Charles, soit la présence de monuments affichant des inscriptions chinoises. Deux regroupements de pierres tombales, l'un remontant en 1929, l'autre à partir de 1959, présentent cette spécificité. L'auteure a jugé important de rappeler le contexte historique de la présence chinoise au Canada, pour mieux comprendre le phénomène. Une première vague d'immigrants chinois, essentiellement constituée d'hommes, arrivent en Colombie-Britannique en 1858, à l'époque de la ruée vers l'or sur la rivière Fraser. Cette première vague est suivie d'une deuxième (également constituée d'hommes) dans les années 1881 à 1884, au moment de la construction du Canadian Pacific Railway. Si plusieurs de ces travailleurs quittent le Canada après l'achèvement du chemin de fer, « d'autres avaient déjà commencé à se diriger vers l'est du pays avant même l'achèvement de la voie ferrée. » Selon le recensement de 1891, des Chinois seraient déjà présents à Québec, mais il faut attendre les lois fédérales de 1952 favorisant la réunion des familles, pour que la population chinoise de Québec passe de 188 personnes en 1952 à 600 en 1971, la très grande majorité de ces immigrants n'adoptant cependant pas la religion catholique. Seuls les convertis sont enterrés dans le cimetière Saint-Charles. Le secteur réservé à la communauté chinoise de 1929 compte 73 stèles dont 60 anciennes. Le deuxième secteur (celui de 1959) comprend 108 monuments alignés par ordre chronologique sur sept rangées parallèles, chacune des rangées correspondant aux dates de décès des personnes inhumées. Tous ces monuments apportent des données démographiques inédites sur la communauté chinoise de Québec et sont en cela d'autant plus précieuses.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage traitent des « enclos familiaux » et du « langage des statues ». Sur le plan esthétique, les enclos se caractérisent par une grande diversité de formes, par la hauteur de leurs murets, de même que par les éléments décoratifs de leurs piliers et de leurs gradins cérémoniels. Ces enclos familiaux sont révélateurs du système de transmission des patronymes dans la société traditionnelle québécoise. L'auteure y fait le constat que c'est le nom de l'homme qui est à l'origine de la lignée familiale et que l'identification du prénom et du patronyme de l'épouse atteste du poids de la lignée de son père : « C'est ainsi, conclut-elle, que la bilatéralité du système de parenté québécois est exprimée au cimetière. » Le dernier chapitre porte sur « le langage des statues ». L'auteure a dénombré quelque cent vingt statues, la plupart intégrées à des monuments relativement imposants », les anges occupant la première place : « Viennent ensuite les *Vierge Marie*,

suivies des *Jésus*, des pleureuses, de quelques *saint Joseph*, de deux *sainte Anne* et d'une *Sainte-Famille*. » À ce « panthéon funéraire », une « cohorte de statuettes est constituée pour l'essentiel d'anges ; seules quelques *Vierge Marie* et une *sainte Anne* les accompagnent. » Lorsque ces statues sont mises en relation avec les épitaphes, elles constituent une forme de langage révélateur d'une facette de la culture funéraire de la société québécoise des années 1900 à 1970. C'est ainsi, par exemple, que la représentation de saint Joseph est vue comme un symbole de protection pour les hommes mariés, ou que « le Christ portant sa croix afin d'affronter la souffrance et la mort » rappelle aux vivants quel est leur destin, alors que les multiples visages que prend Marie pour accompagner le défunt dans sa demeure d'éternité est un appel à l'aide à « celle qu'on a aussi surnommée la Mère de tous les vivants, à l'instar de toutes les sociétés humaines qui ont vénéré la déesse mère. » Tous ces personnages, saints, vierges ou anges, nous parlent « de la mortalité infantile et maternelle, de la mortalité dans la fleur de l'âge, de la mortalité accidentelle, des leaders influents, tout autant que des sentiments éprouvés par les personnes qui les pleurent. » Ce sont autant de codes qui forment un langage, d'où le titre de l'ouvrage, *Les pierres tombales nous parlent.*

De belle facture, abondamment illustré, cet ouvrage documenté résulte d'une démarche rigoureuse dont la portée dépasse largement les limites du territoire étudié. L'ouvrage a valeur d'exemplarité en ce sens qu'il propose une approche globale qui peut s'appliquer à tous les cimetières du Québec, sa finalité étant de mieux comprendre les relations qu'entretiennent les vivants et les morts, selon un archétype qui remonte aux origines de l'homme. Le livre contient également une bibliographie fouillée, un appareil critique élaboré, une liste des symboles funéraires évoqués dans le texte, autant d'instruments très utiles pour qui veut approfondir sa connaissance de ces lieux chargés d'histoire que sont les cimetières.

Bernard Genest
Société québécoise d'ethnologie

Laperrière, Guy. *Benoît Lacroix. Un dominicain dans le siècle*. Montréal, Médiaspaul, 2017, 312 p. ill. ISBN 978-2-89760-129-4.

En voyant arriver sur les rayons des libraires à la fin de l'année 2017 une biographie de Benoît Lacroix, certains ont pu se dire que le célèbre dominicain n'avait plus besoin de présentation. Il était si connu que la Société Radio-Canada lui avait même réservé une jolie place dans son *Bye bye* de la nuit du 31 décembre 2015 au 1er janvier 2016 en lui permettant de saluer ses fans une dernière fois ; dernière fois puisqu'il décédait le 2 mars 2016 à